

Luc Caregari

Élites culturelles

Du luxe à la profession

Qu'est-ce qu'une élite culturelle ? Et comment se distingue-t-elle des autres élites ? Pour connaître les réponses à ces questions, il nous faudra d'abord explorer le caractère souvent paradoxal de la notion même d'élite. Car l'élite et l'élitisme sont des phénomènes qui ont leurs racines dans les premiers balbutiements de la civilisation occidentale. Dans la démocratie – ou du moins dans ce qu'elle devrait être, c'est-à-dire une agora au sein de laquelle chaque voix compte –, les élites constituent un élément résiduel des civilisations antérieures basées sur la domination d'une classe qui revendiquait le pouvoir des dieux sur terre. En démocratie, les membres d'une élite sont ceux qui sont plus égaux que les autres.

Les élites sont intervenues dans les moments déterminants : ce sont elles qui ont permis de renverser plus d'un autocrate, tout comme elles ont permis à des systèmes fondamentalement injustes de rester en place, voire de consolider leur pouvoir. Elles ont toujours joué une fonction de pivot. Tout dépendait du parti derrière lequel elles s'amassaient. Donc, en bref : les élites sont versatiles, pour le meilleur, comme pour le pire. Si elles sont amadouées, voire façonnées par le pouvoir, comme dans le cas des cours des rois de France ou des régimes communistes, elles

prennent un rôle conservateur. Si, par contre, elles se constituent d'elles-mêmes, elles deviennent un facteur de contestation, de révolte, de révolution. En d'autres

Avec l'avènement de l'art post-moderne et du business de l'art contemporain, une nouvelle aristocratie culturelle est née.

mots, tout dépend de la question si ces élites sont créatives ou non.

Créativité contre passivité

Cette « loi » de la créativité, de l'autonomie des élites vaut spécialement pour les élites dites intellectuelles. Pour la bonne raison que, à l'inverse des élites politiques, militaires ou financières, elles ne se situent pas *a priori* à l'intérieur des véritables cercles du pouvoir. Les élites culturelles occidentales, telles que nous les connaissons, prennent leur essor dans le *Minnesang* des troubadours. Dans le jeu du pouvoir, elles sont du domaine du luxe. Ce n'est pas pour rien qu'on appelle la littérature encore de nos jours « les belles lettres » ou *Belletristik* en allemand. C'est que les élites culturelles ont longtemps été considérées comme un attribut du pouvoir. L'intellectualité séparerait les élites du peuple, elle marquait la différence, sans pour autant participer au

réel exercice du pouvoir. L'élitisme culturel a pendant longtemps été considéré – et l'est encore partiellement de nos jours – comme un pure luxe.

Les choses ne changent que durant la deuxième partie du XX^e siècle, quand la culture devient non seulement un droit de l'Homme, mais aussi un business. C'est par la commercialisation de la culture, comme l'a pratiquée par exemple Andy Warhol, qui n'était non seulement un artiste de génie, mais aussi un génie du marketing, qu'est apparue une nouvelle sorte d'élite culturelle. Celle des curateurs par exemple. Car les gens qui, de nos jours, compilent les expositions dans les musées et forums d'art jouissent, par rapport à leurs prédécesseurs, d'un pouvoir inouï. Certes, la profession de directeur de musée existe depuis qu'il y a des musées, mais elle fût pendant longtemps limitée à un travail administratif au service des élites au pouvoir et n'offrait guère de marge de manœuvre. Avec l'avènement de l'art post-moderne et du business de l'art contemporain, une nouvelle aristocratie culturelle est née. Une aristocratie dont le pouvoir de décision dépasse celui des mécènes et des autres élites dont la position dans la société pouvait influencer sur l'art.

Ces nouveaux seigneurs sont certes liés aux flux d'argent qui alimentent le business, mais – et c'est là une différence de

taille – ce n'est pas parce qu'ils possèdent cet argent, mais parce qu'ils l'administrent et le (re)distribuent. Ce qui, de nos jours, veut aussi dire qu'ils ont un pouvoir de vie ou de mort sur les carrières artistiques. La promotion, l'acceptation d'un artiste, ou d'un critique d'art (car il ne faut pas oublier cette espèce légèrement parasitaire qui est devenue une composante essentielle du business artistique contemporain) ne passe donc plus seulement par son allégeance au pouvoir politique et financier, mais aussi par sa capacité de pratiquer le *networking*. En d'autres mots, il faut savoir se vendre – c'est la mort définitive de l'art pour l'art.

Le Luxembourg, une évolution à part ?

Et sous nos latitudes, cette évolution est-elle la même ? S'il faut constater qu'aujourd'hui en 2012, nous disposons d'institutions qui fonctionnent de la même manière que chez nos voisins européens et américains, le chemin parcouru vers cet élitisme administratif du marketing et du *networking* a tout de même été quelque peu différent.

Car pendant longtemps, le type d'intellectuel qui a prévalu au Luxembourg était plutôt (petit-)bourgeois. L'exemple typique serait celui de l'enseignant-artiste. En l'absence d'une cour où évoluaient troubadours, poètes, peintres et musiciens, les cercles de l'élite intellectuelle luxembourgeoise ont dû s'inventer eux-mêmes. Une histoire des élites intellectuelles

luxembourgeoises ne peut que commencer avec l'avènement d'une petite bourgeoisie fortement liée au fonctionnariat. Les « grands » artistes et intellectuels luxembourgeois – curieusement tous des exilés comme Hugo Gernsback ou Edward Steichen – se situent au début du XX^e siècle. Tout comme la constitution d'un corpus d'auteurs luxembourgeois, incluant Batty Weber, Dicks et plus tard Edmond Dune, n'a été possible que par la création d'une nouvelle classe moyenne. Avant

De pur attribut de luxe des classes dominantes, les élites intellectuelles et culturelles deviennent donc un facteur économique et intègrent finalement la création de valeurs financières.

son apparition, les élites intellectuelles au Luxembourg n'existaient pas, c'était un trou noir béant. Et tous les efforts pour dénicher le dernier mouchoir que Victor Hugo aurait laissé au Luxembourg lors d'un de ses brefs passages au pays n'y changeront rien...

Même après ce moment initial, on ne peut pas vraiment prétendre que les élites culturelles aient pris leur grand essor. Certes, il y a eu les années 1950, 1960 et 1970 avec leur lot d'artistes, d'auteurs et d'intellectuels qui imprègnent encore de nos jours le paysage culturel. Si le contenu de leur production est allé avec l'air du temps – et n'a, par conséquence, jamais

été à l'avant-garde hors des frontières du pays – la condition de l'élite culturelle et artistique, elle, n'a pas changé et l'enseignant-fonctionnaire-artiste reste représentatif. Néanmoins, dans un futur proche, aussi bien la condition matérielle que le positionnement de l'artiste dans la société vont probablement changer. Car depuis que les élites politiques s'en mêlent – donc depuis que les gouvernements luxembourgeois se targuent de vouloir faire une politique culturelle, ce qui parfois fonctionne et parfois crée un drôle de fonctionnariat qui frôle l'univers kafkaïen – la culture est devenue une donne économique. De pur attribut de luxe des classes dominantes, les élites intellectuelles et culturelles deviennent donc un facteur économique et intègrent finalement la création de valeurs financières. Car ce ne sont pas seulement les curateurs et commissaires d'exposition qui en viennent à participer à des fonctions quasi politiques, les artistes aussi se professionnalisent. On n'a qu'à regarder cette nouvelle génération d'artistes – souvent conceptuels – qui déferle sur le Luxembourg depuis quelques années : diplômés d'écoles d'art, ils reviennent au pays pour proposer leurs travaux aux institutions, le plus souvent étatiques, du pays.

Quant à la qualité artistique produite par ces artistes « professionnels », elle reste écrite dans les étoiles. Pourtant, gageons qu'il y aura toujours des belles perles rares à dénicher. Car si l'économie reste une affaire de calculs, la culture est par nature versatile. ♦

